

INTRODUCTION

En 1980, le milieu intellectuel français constate la mort du roman. Or rien ne paraît plus faux que ce constat, car ce dernier n'a jamais été mort (de même que l'histoire n'a jamais été morte), seulement les intellectuels ne s'intéressaient pas à lui comme auparavant. En effet, les années 1980 apportent une nouvelle carrière au roman qui, depuis le tournant des années 1970 et 1980 ne connaît plus le dogmatisme tel qu'il l'avait connu dans les années 1960 et 1970. Les années 1980 témoignent d'une explosion du genre romanesque qui a profondément modifié le système éditorial, sans que le lecteur s'en rende vraiment compte.

Dix ans plus tard, au milieu des années 1990, certains déplorent que la littérature française n'a plus rien à dire, ayant perdu sa valeur et sa vigueur (Domenach¹, Raczymow²), d'autres déplorent son malaise (Nadaud³). La raison en semble résider justement dans le fait que l'édition des romans a connu une révolution qui fait que près de 400 romans paraissent à chaque rentrée littéraire (voir Prix littéraires) en septembre. A ceci il faut ajouter les romans qui paraissent au fil de l'année. Il s'agit donc d'une extrême vivacité du genre que l'on aurait cru mort ou en mal de survivre. La question qui se pose alors porte évidemment sur la qualité et l'intérêt d'une telle multitude de livres. Il est certes possible de lamenter sur la misère des textes de bagatelle qui portent (les lois du marché l'exigent) l'inscription « roman » sur la couverture. Il va sans dire que de tels objets relèvent de la catégorie des périssables.⁴ Mais on a tout de même de quoi choisir, bien que la tâche soit un peu plus difficile en comparaison avec les années où l'édition était une image du goût de l'éditeur (Gaston Gallimard et ses lecteurs, Jérôme Lindon, etc.) et où le fait d'être publié était une sorte de distinction décidant de la qualité du texte. Et les choix que d'aucuns effectuent (critiques en premier lieu) sont là pour nous dire que la littérature romanesque a énormément évolué et ne se donne plus aujourd'hui les mêmes enjeux qu'autrefois. Et on ne peut que remarquer, avec Milan Kundera, la restauration de la fonction cognitive du roman : « *le roman n'est [plus] une confession de l'auteur mais une exploration de ce qu'est la vie humaine dans le piège qu'est devenu le monde.* »⁵ On ne saurait plus, dès lors, évaluer ses qualités par des critères bâtis à partir des pratiques littéraires précédentes.

Dresser d'ores et déjà un panorama du dernier quart de siècle romanesque relève, certes de la gageure. Non seulement on manque de retrait nécessaire pour l'évaluation de la pertinence des idées que l'on fait sur la littérature contemporaine, mais encore, on risque de ne pas reconnaître, au sein de la production actuelle beaucoup trop abondante, l'ouvrage ou

¹ Jean-Marie Domenach, *Le Crépuscule de la culture française*, Plon, 1995.

² Henri Raczymow, *La Mort du grand écrivain*, Stock, 1994.

³ Alain Nadaud, *Malaise dans la littérature*, Champ Vallon, 1993.

⁴ Cf. Milan Kundera dans *Les Testaments trahis* : « [...] la plus grande partie de la production romanesque d'aujourd'hui est faite de romans hors de l'histoire du roman : confessions romancées, reportages romancés, règlements de comptes romancés, autobiographies romancées, indiscretions romancées, dénonciations romancées, leçons politiques romancées, agonies du mari romancées, agonies du père romancées, agonies de la mère romancées, déflorations romancées, accouchements romancés, romans ad infinitum, jusqu'à la fin du temps, qui ne disent rien de nouveau, n'ont aucune ambition esthétique, n'apportent aucun changement ni à notre compréhension de l'homme, ni à la forme romanesque, se ressemblent l'un l'autre, sont parfaitement consommables le matin, parfaitement jetables le soir. », Paris, Gallimard, 1993, p. 27, coll. « Folio ».

⁵ Milan Kundera, *L'Insoutenable légèreté de l'être*, Gallimard, !(*%.

l'auteur d'importance, car la tendance actuelle paraît valoriser des phénomènes de mode au détriment des éléments majeurs de la littérature. Le premier obstacle qui se pose devant notre intention de dresser le bilan de la littérature romanesque contemporaine est celui de l'embaras du choix, car, il faut bien décider sur qui et sur quoi concentrer notre attention. Aussi ai-je opté pour un des aspects de la littérature romanesque du dernier quart du XX^e siècle, celui qui me paraît le plus valable quand on tente de cerner l'une des orientations majeures de la littérature - celle de la captation du réel qui nous environne. Ainsi, faudra-t-il tout d'abord, esquisser la trajectoire que la société française de ce dernier quart du XX^e siècle a parcourue.

LA FRANCE DEPUIS 1980.

Même avec le manque du recul nécessaire, il est certainement possible de mesurer le rôle de charnière qu'ont joué certains événements, certaines années et même certains couples d'années dans l'histoire d'une culture nationale. Et il est non moins important de tenir compte des signes avant-coureurs et des après-coups qui étendent la durée de la secousse. Les années 1980-1981 surgissent à plus d'un égard comme une limite, comme une période de transition. De même, la fin des années 1980, plus précisément l'année 1989 a servi de balise pour la périodisation de notre contemporain : la chute du Mur de Berlin et ce qui l'a suivi - l'éclatement de l'URSS, l'ébranlement des régimes communistes de l'Europe centrale et de l'est, les guerres dans l'ancienne Yougoslavie, avec des crises et rééquilibrages du Proche-Orient, les cataclysmes qui accompagnent l'appauvrissement de l'Afrique, la montée de l'islamisme, etc. La balise pour contourner cette troisième étape de l'histoire actuelle sera sans doute le 11 septembre 2001 et la montée brutale des intégrismes dont en particulier celui des islamistes. La question est de savoir comment la littérature accompagne ces métamorphoses politiques et mentales à l'échelle nationale et internationale.

En 1985, Jean-François Lyotard note sur les pages du *Magazine littéraire* que « *quelque chose est en déclin dans la modernité* ». Il est vrai que sur les plans des idéaux politiques, quelque chose s'était brisé entre 1975 et 1980 et a volé définitivement en éclats entre 1989 - 1990. Evidemment, on ne s'attendait guère à l'avènement d'une société sans classes, pas plus qu'aux succès de l'économie libérale, ni à la fin des famines et des massacres dans le tiers monde. L'esprit moderne croyait à l'émancipation de l'homme, en tous lieux. L'histoire contemporaine a accumulé assez de barbaries pour justifier le scepticisme de l'esprit postmoderne.

Cependant, l'année 1981 porte au pouvoir le parti socialiste, momentanément allié au parti communiste. Dans le pays gouverné par la même majorité depuis 1958, le changement du 10 mai 1981 est vivement ressenti - avec enthousiasme à gauche, avec amertume à droite. Après 23 ans de régime gaulliste ou giscardien, la France entre dans l'ère du « changement ». Elu avec 51,76 % de suffrages exprimés, Mitterrand a su rassembler sur son nom les espoirs de toute la gauche et d'une partie de l'opinion. Il est possible que le large recul enregistré au premier tour par Georges Marchais, candidat communiste, ait libéré une fraction de l'électorat de ses dernières craintes de voir le PCF accéder au pouvoir. Le succès de François Mitterrand doit aussi beaucoup à l'incapacité du gouvernement Raymond Barre à maîtriser l'inflation et la montée continue du chômage, à la rivalité entre Giscard d'Estaing et son ancien Premier ministre Jacques Chirac, à la dégradation de l'image publique d'un chef d'Etat atteint par diverses affaires. Plus, peut-être, que l'acceptation du programme du vainqueur, l'élection manifeste le rejet du président sortant.

L'alternance. Le 21 juin, les législatives accentuent le mouvement d'opinion : 270 communistes sur 491 députés. Pour la première fois depuis 1947, 4 ministres communistes entrent au gouvernement. Pierre Mauroy, Premier ministre, prend des mesures libérales : abolition de la peine de mort, suppression des juridiction d'exception (*soudy se zvl. příslušnosti*), autorisation des radios privées locales. L'année suivante, la France est le seul des pays industrialisés à tenter une relance par la consommation : relèvement du SMIC et des prestations sociales, 39 heures de travail hebdomadaire, cinquième semaine de congés payés, retraite à 60 ans. Pierre Mauroy nationalise neuf groupes industriels, 36 banques et 2 compagnies financières.

En mars, le programme de décentralisation prévoit, sur 4 ans, un transfert de compétences de l'Etat aux régions, départements et communes. En juin, après deux dévaluations du franc en huit mois, Pierre Maurois est tenté par une politique dirigiste (blocage des prix et des salaires) et protectionniste (affaire des magnétoscopes japonais détournés sur Poitiers). Déjà en 1983, les élections municipales sont favorables à la droite et en mars un troisième gouvernement Mauroy remanié annonce un programme de rigueur et de restructurations industrielles - il s'agit de reconverter l'industrie vers les secteurs d'avenir. En 1985, le 2^e tour des cantonales est favorable à la droite qui enlève neuf départements à la gauche.

La cohabitation. L'année 1986 apporte de nouveau la majorité parlementaire à la droite, fût-ce seulement de deux sièges, sans qu'elle soit obligée de demander l'appui de l'extrême-droite. F. Mitterrand appelle Jacques Chirac à former le gouvernement qui sera le premier de la cohabitation. Pour la première fois depuis 1958, le président va présider et le gouvernement va déterminer et conduire la politique de la nation. Lors des présidentielles de 1988 qui vont opposer, pour la première fois dans l'histoire des institutions de la V^e république, au second tour le président sortant à son premier ministre J. Chirac, c'est le premier qui va l'emporter avec 54 % des voix exprimées. Une cohabitation forcée avec les partis conservateurs n'empêche pas en 1988 le socialiste François Mitterrand d'être réélu à la présidence de la république. Premier président de la V^e république élu deux fois de suite au suffrage universel direct, François Mitterrand devient ainsi, à 71 ans, le deuxième président - après le général de Gaulle - à entamer un second septennat. Cette réélection constitue l'ultime étape d'une longue marche politique qui n'a cessé de progresser en moins d'un quart de siècle. Depuis lors, la gauche est en déclin ; elle a tout de même fait la prévue que l'espérance réformiste n'était pas tout à fait morte. Encore le suicide d'un ancien Premier ministre socialiste, le 1^{er} mai 1993, accablé par l'amalgame des pouvoirs de la gauche et des combinaisons affairistes, les succès de la droite libérale en 1993 et 1995 et la mort de François Mitterrand au début de 1996 ont-ils marqué symboliquement les limites de cette espérance. Les « affaires », la corruption, semblent communes à la droite et à la gauche. La dissociation de la politique et de la morale est le trait majeur de cette époque de l'histoire. Une pensée post-marxiste (Jacques Derrida, *Spectres de Marx*, 1994) tente d'à la fois expliquer les impuissances et les déviations du marxisme et rendre de nouveau légitime sa lucidité critique.

Le déficit d'espoir et d'utopie affecte tous les aspects de la vie sociale. Une maladie nouvelle, le SIDA, frappe de malédiction l'exercice du désir et du plaisir qui ne peuvent désormais être vécus sans peur ou sans contraintes. Le chômage, les violences urbaines, l'insécurité, la ségrégation des « exclus », l'uniformisation et le grégarisme des foules, la proximité des guerres (en ex-Yougoslavie, dans le Golfe persique au début des années 1990), les faillites de l'école, la jobardise omniprésente des discours officiels et médiatiques font planer l'inquiétude, ou au moins le doute, sur la fin du siècle. Tout un tas d'événement déconcertants, sinon effrayants laisse présager que les sociétés développées occidentales sont vulnérables. Mais il serait hasardeux d'en conclure à la mort de l'homme occidental et de

l'humanisme. Partout veillent tout de même, parfois dans des conditions déplorables, les organisations de défense de droits de l'homme et d'assistance humanitaire.

Au plan des modèles de pensée et de création, on peut faire des constats analogues. Le tournant des années 1980 s'est soldé par la disparition de beaucoup de maîtres à penser de la génération précédente (Barthes meurt dans un accident mortel en 1980, Jean-Paul Sartre meurt en 1980, Jacques Lacan⁶ en 1981, Louis Althusser⁷ en 1990, Michel Foucault⁸ meurt en 1984 du SIDA). Avec eux disparaît toute une dynamique intellectuelle. L'existentialisme est mort, Marx, Saussure et Freud, vénérés au cours des « sixties », ne sont plus indiscutés, les théoriciens de la déconstruction discréditent les structuralistes au nom de « l'indécidabilité » du sens, la clientèle du Nouveau Roman est soit morte, soit réorientée vers d'autres attracteurs, de même, la critique littéraire semble survoler une période de malaise, une fois fondues les catégories et critères esthétiques des époques antérieures. La conscience de l'ambiguïté et de la contradiction a remplacé le rêve de la « structure », une et déchiffrable. Les discours et les codes analytiques se refusent de plus en plus à distinguer entre les œuvres - objets esthétiques et les textes - objets de communication. Les notions de « canon », de valeur, d'unité de genre, de culture, voire de « plaisir du texte » sont en crise, politiquement et philosophiquement « incorrects », et cèdent du terrain devant les « pratiques textuelles » et le multiculturalisme.

⁶ Médecin et psychanalyste français, il a notamment contribué, tout en prônant le retour à Freud, à ouvrir le champ de la psychanalyse en se référant à la linguistique et à l'anthropologie structurale. Pour lui, l'inconscient s'interprétait comme un langage. Œuvre : *Ecrits* (1966), *Séminaire* (1975-1991).

⁷ Philosophe français renouvelant l'étude du marxisme : Lire « *le Capital* », 1965.

⁸ Philosophe et psychologue français dont l'analyse des institutions répressives (l'asile, la prison) et des formes extrêmes de l'expérience humaine (maladies mentales, délinquance, comportement sexuel) est étayée par une conception nouvelle de l'histoire, marquée selon lui par des « coupures épistémologiques », et une critique radicale des sciences humaines (*Les Mots et les choses*, 1966). Œuvre : *Maladies mentales et personnalité* (1954), *Folie et déraison. Histoire de la folie à l'âge classique* (1961), *L'Archéologie du savoir* (1969), *Surveiller et punir. Naissance de la prison* (1975).